

XYZ. La revue de la nouvelle

La grande bouffe

Xavier Loucas



Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loucas, X. (2002). La grande bouffe. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 44–46.

La grande bouffe

Xavier Loucas

Marc se demandait souvent si les autres avaient, comme lui, une liste secrète. Cette liste de choses que l'on ne demande pas. On y fait allusion, parfois, quand l'occasion se présente, puis on attend une réaction. Qui la plupart du temps ne vient pas. Fallait-il insister davantage, être plus explicite ? Au risque de compromettre une baise honnête, d'autant que Valérie, sa « copuline » du moment, lui faisait la meilleure pipe de ce côté des Rocheuses ?

Si Valérie avait eu accès à l'ordinateur de Marc, elle aurait facilement pu reconstituer sa liste secrète à partir des sites Internet qu'il fréquentait tard dans la nuit. Au risque d'arriver au travail en retard le lendemain matin, les couilles enflées, de mauvaise humeur et la cravate de travers.

Valérie était moins jolie que la moyenne de ses blondes des dernières années : elle était trop maigre pour avoir de jolis seins, pas assez grande pour avoir de belles fesses. J'oubliais : de mauvaises dents aussi, excusées par un joli sourire.

Mais au lit, Valérie se faisait louve, câline et féroce à la fois : tout lui servait, ses pieds autant que ses mains, le jus de son con autant que sa salive, dont elle humectait le gland de Marc avant de se le passer partout. Gentiment hypocrite aussi : Marc ne savait jamais comment elle allait s'y prendre pour le faire jouir. Sur un fond de générosité sauvage et d'imagination débridée, Valérie en remettait, de la branlette espagnole, que ses attributs ne facilitaient pas, aux positions les plus acrobatiques. De sorte que la nuit du samedi au dimanche aurait suffi à essorer les couilles de Marc pour la semaine, n'eût été évidemment le fléau d'Internet...

Marc avait dit à son ami Jean-Pierre : « Elle me tient par le nez, cette fille », remarque qui avait laissé Jean-Pierre perplexe. Lui, le célibataire endurci qui se vantait encore d'avoir participé dix ans plus tôt à l'émission de Jeannette Bertrand sur la séduc-

tion, voyait mal comment une fille pouvait vous tenir autrement que par la queue.

L'odeur faisandée des aisselles de Valérie, le parfum de mouffette de sa chatte, son haleine presque mauvaise, Marc en était troublé. Dès le début, elle avait accepté de se faire pousser le poil sous les bras, ce qui augurait bien pour le reste de la liste secrète.

Et puis elle dormait sans bouger, de son côté du lit. De quoi se convertir aux mérites de la stabilité affective !

Quand l'anniversaire de Marc arriva, ils se fréquentaient depuis presque un an. Valérie lui proposa un « petit samedi soir tranquille » chez elle pour célébrer l'occasion. Après le repas, avant la fin du concert diffusé à *Silence... on jazz!* (déjà des habitudes...), pendant que Marc parcourait distraitement le cahier « Livres » du *Devoir*, Valérie s'excusa sous prétexte d'aller enlever sa jupe « trop serrée ».

Quand elle revint au salon, elle s'approcha de Marc et lui gratta l'arrière de la tête en lui disant : « Je me sens mieux comme cela ! Ça te convient ? » Marc leva les yeux dans ses seins : elle portait un chignon, et rien d'autre.

Avant que Marc ait eu le temps de réagir, elle s'étendit sur le tapis, devant lui, et ouvrit les jambes. Et là, Marc se rendit compte QU'ELLE L'AVAIT FAIT : plus un poil sur son pubis ni autour de son sexe. Rien que les lèvres qui luisaient déjà du plaisir de l'attente.

Marc n'en revenait pas : il n'en avait parlé qu'une fois ou deux. Impatiente, Valérie lui tendit les bras. « Pour dessert », dit-elle.

En se déshabillant, Marc bafouilla quelque chose d'incompréhensible, en guise de remerciement. Il ne put résister à l'envie d'aller droit au but : il commença par lécher l'intérieur des cuisses de Valérie, remonta bientôt jusqu'à son sexe qu'il happa tout d'un coup, goulûment, avant de lui enfoncer la langue le plus profond qu'il put. Puis il releva la tête : plus d'encre, il pouvait tout voir de ce petit con. Avec l'une des jambes de Valérie comme oreiller, il lui contemplait le sexe et le humait, incrédule. « C'est pas vrai », dit-il à voix basse au bout d'un moment.

Valérie répondit doucement : « Mais oui, mais oui », en lui caressant une oreille d'une main et en écartant les lèvres de son sexe de l'autre. « Allez, sers-toi mon grand. »

Ce soir-là, Marc la fit jouir deux fois, rien qu'en lui caressant le clitoris avec sa langue, tour à tour le suçant et le mordillant. Parfois, il s'arrêtait pour lui enfoncer lentement un doigt dans le vagin, attentif au souffle de Valérie et aux mouvements de ses hanches. Au deuxième orgasme de Valérie, Marc était tellement excité qu'il éjacula sur le tapis bleu.

Le lendemain matin, même manège. Marc avait dormi avec la main sur le sexe dénudé de Valérie, comme pour le tenir au chaud. Pour mieux voir son cadeau, Marc installa Valérie au bord du lit et lui releva les jambes au-dessus de ses épaules. Excité par les odeurs de la veille, Marc lui bouffait l'huître à pleine bouche.

Juste avant qu'elle jouisse, Marc s'arrêta, lui souleva le bassin avec ses mains, poussa plus haut les jambes de Valérie et, partant du clitoris vers l'arrière, il parcourut du bout de la langue la longueur de son sexe, mouillant de salive toute cette clairière laissée par le rasoir. Arrivé au bout, il continua jusqu'à l'anus, qu'il caressa de mouvements circulaires de sa langue. Marc s'imagina ressentir sur sa queue les contractions qu'il percevait. Il releva la tête et risqua, d'une voix hésitante : « À quand la prochaine surprise ? »

Valérie lui fit un sourire taquin : « Ce n'est pas au menu pour le moment, mais je peux en parler au chef ! »